EDITION HEBDOMADAIRE

Fondée en 1827

W.S.S. WAR SAVINGS STAMPS ISSUED BY THE UNITED STATES GOVERNMENT

W.S.S. WAR SAVINGS STAMPS ISSUED BY THE UNITED STATES GOVERNMENT

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Howard Library, Camp and Howard.

POLITIQUE LITTERATURE — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS

VOLUME 89 — NOUVELLE-ORLEANS, LNE., MARDI, 18 MAI 1920. — NO. 124

DERNIERES NOUVELLES LOCALES

Le "Confederate Memorial Day" sera célébré le 3 du mois prochain, jour de la naissance de Jefferson Davis. Ceux qui restent des vieux vétérans Confédérés participeront aux cérémonies du jour, au monument confédéré, au cimetière Greenwood, et visiteront la tombe du Père Turgis. Mlle Josephine Points et Mme Joseph A. Hincks, auront charge des décorations à cette tombe. M. J. M. Lamare est président du comité d'arrangements des cérémonies, et M. Sumpter Turner secrétaire. Le colonel C. L. Walker a été nommé grand maréchal. Le public est cordialement invité à joindre les nombreux vieux vétérans à rendre hommage à leurs braves camarades.

La congrégation religieuse des Baptistes, en convention à Washington, a décidé de faire construire un grand hôpital à la Nouvelle-Orléans et ont alloué la somme d'un million et demi de piastres pour la construction de l'édifice.

[illegible] des Etats-Unis va faire traduire en cour cinq marchands en gros, C. W. Zieger, Sr., Charles H. Russell, Sr., Charles H. Russell, Jr., L. R. Jourdan et H. A. Zann, comme profiteurs.

La Ligue des Femmes de Ménage approuve le projet de loi préparé par M. F. De Pauch, au sujet des utilités publiques, qui sera présenté à la Législature.

Les membres du bureau de direction de l'Hôpital de Charité se proposent de tous donner leurs démissions après l'inauguration du nouveau gouverneur, pour lui laisser les mains libres et lui permettre d'agir comme bon lui semblera.

L'approvisionnement du fait à la Nouvelle-Orléans est abondant maintenant.

Les ventes d'immeubles à la Bourse des Encanteurs ont dépassées de plus d'un demi million de piastres celles de la semaine dernière, s'élevant à plus d'un million de piastres.

Les postes de la Légion Américaine à la Nouvelle-Orléans se préparent à célébrer le "Memorial Day" au City Park, le dimanche, 30 mai, par des cérémonies très imposantes.

COURSES LE SOIR A MANILLE.

Manille, P. I.—Les courses de chevaux le soir sont devenues très populaires ici et elles attirent des foules nombreuses aux pistes éclairées à la lumière électrique. Quelquefois la dernière course n'est pas finie avant 11.30.

Le premier dimanche de chaque mois, et toutes les fêtes légales, excepté pendant la saison des pluies, de juin à octobre, il y a des courses le soir de 9 à 11 heures. Les coursiers sont des poneys du pays qui ont de 47 à 53 pouces de hauteur. Il y a aussi quelques chevaux importés d'Australie. Quelques-uns des poneys sont si petits que les jockeys doivent avoir les jambes maintenues par des courroies pour les empêcher de trainer sur la piste.

Rick, un poney attelé à un carameta ou voiture de place, a été acheté pour $250 par un connaisseur furfman et depuis un an il a gagné $25,000 en bourses. Les bourses varient entre $125 à $1000.

Washington.—15,342 jumeaux et 147 triplets sont nés aux Etats-Unis en 1919.

UNE LETTRE DU MARECHAL FOCH

Au Comité Américain pour la Souscription en Faveur du Monument de la Marne.

Le comité central qui a organisé en Amérique la souscription ayant pour but de réunir les fonds nécessaires pour l'érection du "Monument de la Marne" a reçu du Maréchal Foch la lettre suivante:

"La Marne a été l'un des plus grands symboles de toute la guerre. C'est là que l'invasion a été arrêtée pour la première fois, en 1914. Elle l'a été une deuxième fois, en 1918, et c'est de la Marne qu'est partie l'offensive victorieuse qui a conduit les armées alliées vers le Rhin et dans laquelle les troupes américaines ont pris une part si glorieuse.

"A l'entrée du port de New York, un monument rappelle que, il y a plus d'un siècle, nos pays ont combattu ensemble pour la liberté. Le monument de la Marne restera comme un témoin pour les générations futures que la même idée a de nouveau réuni les Etats-Unis et la France.

MARECHAL FOCH."

LA PRODUCTION MONDIALE DU PETROLE.

La production mondiale du pétrole atteint sensiblement 75 millions de mètres cubes. Les Etats-[illegible] millions de mètres cubes; la Russie avec 12 millions de mètres cubes vient en second rang. Puis viennent le Mexique, 6 millions de mètres cubes, principale région de production, Tampico; les Indes Néerlandaises, 2 millions; la Roumanie, 1 million et demi; la Galicie, 1 million, en décroissance.

Les Etats-Unis assurent l'extraction du pétrole au moyen des procédés les plus modernes; le transport du liquide à lieu dans des canalisations dont certaines vont jusqu'à 700 kilomètres de long; la flotte marchande comprend 150 navires spécialement aménagés pour ce transport, navires qui sont pourvus des dispositifs voulus pour que les opérations de chargement et de déchargement soient rapidement effectuées.

Les deux principaux bassins de production sont ceux d'Oklahoma-Kansas et de Californie.

L'AMERIQUE VA FAIRE DON à la Ville de Metz d'Une Statue de Lafayette.

Washington.—Un sculpteur américain, M. Paul Bartlett, vient d'achever une statue équestre du marquis de Lafayette qui sera présentée à la ville de Metz au mois d'août prochain par les Chevaliers de Colomb et les amis américains des provinces restituées.

Les membres des Chevaliers de Colomb et les particuliers ayant approuvé l'idée de commémorer les récents évènements d'Alsace-Lorraine ont contribué pour plus de 50,000 dollars à l'érection de cette statue.

Quatre bas-reliefs représentent le Président Wilson, le maréchal Foch, le général Pershing et Christophe Colomb.

M. William J. McGinley, secrétaire général des Chevaliers de Colomb, prépare un grand pélérinage qui réunira mille membres et amis de la France qui se rendront à Metz pour présenter la statue.

MARINGOUINS, MOUCHES ET POUX A MOBILISER

Londres—Un savant prédit que les maringouins, les mouches et les poux joueront un des principaux rôles dans la prochaine guerre. Les maringouins du Brésil auront à porter la fièvre jaune chez l'ennemi. Les mouches y porteront le choléra et la dysenterie et les poux, le typhus. Les aviateurs seront chargés de jeter sur l'ennemi les insectes meurtriers.

JULES LENAERTS BAT TROIS SAXONS A LA BAIONNETTE

Jules Lenaerts, qui a été l'adversaire de Carpentier dans l'exhibition à Montréal ces jours derniers, s'est rendu célèbre par un exploit mémorable accompli au cours de la grande guerre. Cet exploit se lit comme un chapitre de roman-feuilleton, ou plutôt comme une page de drame héroïque ou d'épopée.

Donc, au commencement de la guerre, Lenaerts s'était enrôlé dans la Légion Etrangère. Il ne tarda pas à se distinguer comme un maître et un champion dans les assauts et les engagements à la baionnette. Chaque fois qu'il se faisait une attaque, une charge, on pouvait être certain que Lenaerts serait de bonne besogne.

Or, un jour que la compagnie dont faisait partie Lenaerts occupait un secteur plutôt calme dans la Champagne, l'ancien boxeur ayant appris par un prisonnier que les Saxons qui se trouvaient en face comptaient dans leurs rangs de fameux combattants à la baionnette, il eut l'idée de leur lancer un défi. Avec l'assentiment de ses chefs, il rédigea son bulletin, qu'il cloua au-dessus [illegible] et qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention des Allemands. Sur ce bulletin, Lenaerts angait un défi à l'ennemi. S'engageant à prendre les trois meilleurs d'entre eux, non pas l'un après l'autre, mais les trois presque en même temps. En effet, l'espace qui séparait les tranchées françaises et allemandes n'était que de 100 verges. Or, Lenaerts s'engageait à se rendre à moitié chemin entre les deux tranchées. Un Allemand devait aller le rencontrer. Aussitôt que le premier adversaire serait rendu à Lenaerts, le deuxième pouvait partir à son tour, et lorsque le deuxième aurait franchi les 50 verges le séparant du français, le troisième pourrait à son tour s'élancer vers l'ennemi.

Les Allemands ou plutôt les Saxons firent le défi; ils ne furent pas lents à l'accepter. Il fut entendu que le combat aurait lieu le lendemain matin, et que ni d'un côté ni de l'autre, l'on n'interviendrait.

A l'heure dite, le lendemain, Lenaerts dit adieu à ses camarades et escalada la tranchée avec sa baionnette. Il se rendit juste au milieu du terrain qui séparait les deux camps ennemis. Il s'arrêta alors, puis l'on vit un Saxon sortir avec son fusil et sa baionnette de la tranchée allemande. Le Saxon arriva devant Lenaerts, et les deux hommes croisèrent leurs baionnettes. Juste à ce moment, un deuxième Allemand sortit de la tranchée et se dirigea vers les deux hommes. Il n'avait que 50 verges à faire pour les rejoindre. Avant qu'il eut couvert cette distance, Lenaerts avait enfoncé sa baionnette dans la poitrine de son adversaire qui s'était affaissé sur le sol.

Les Saxons étaient rusés et malins. Ils avaient envoyé le premier le moins bon des trois hommes. Le second était un soldat habile, mais le troisième était un expert.

Le deuxième adversaire de Lenaerts fit preuve d'adresse et lui porta de rudes coups.

Au-dessus de chaque tranchée, des douzaines de têtes avaient surgi et les camarades des combattants contemplaient le tournoi qui se déroulait en face d'eux.

Les deux hommes se portaient des coups, les paraient, les évitaient; ils bataillaient ferme; ils luttaient avec la détermination de défendre leur vie. Les chances paraissaient égales, mais brusquement, Lenaerts enfonça son arme dans le cou de son ennemi qui s'abattit. Il était temps, car le troisième Saxon arrivait sur lui. C'était un instructeur de l'armée. Pour être plus libre dans ses mouvements, il portait une culotte courte comme les coureurs à pied, une chemise sans manche, comme les nageurs et il était chaussé de souliers avec semelles en caoutchouc. Dès le début, Lenaerts comprit qu'il avait affaire à un formidable adversaire.

Le combat s'engagea. C'était une lutte mortelle. Pendant quelque temps, les deux hommes tournèrent autour l'un de l'autre, tentant de se séjourner et de se prendre en défaut. C'était là de l'escrime, mais quelle escrime!

Lenaerts fut touché plusieurs fois par la lame de son rival. Cependant, il tenait bon et l'on ne pouvait voir s'il avait été blessé gravement ou non. Le combat durait depuis plusieurs minutes et les spectateurs des deux camps ennemis suivaient cette lutte épique la gorge serrée, dans un émoi facile à comprendre. Soudain, le Saxon lança sa baionnette en avant pour le coup décisif. Lenaerts faillit être transpercé, mais il réussit en se penchant à éviter le coup. La lame d'acier l'effleura au passage. Rapide comme la pensée, Lenaerts poussa son arme en avant à son tour. Elle s'enfonça dans la poitrine du Saxon qui tomba à genoux. Péniblement, Lenaerts retira sa baionnette du corps de son ennemi vaincu.

Un moment, Lenaerts s'appuya sur son fusil. Il regarda les trois hommes étendus à terre à ses pieds, puis il agita triomphalement son képi.

Il partit pour retourner à sa tranchée. Il ne marchait pas rapidement, mais il chancelait, comme si les jambes allaient lui manquer. Français et Saxons, immobiles, chacun de leur côté, le regardaient marcher.

Personne n'applaudissait, personne ne le maudissait. Chacun regardait ce soldat qui après avoir tué trois ennemis retournait à sa tranchée.

Tout à coup, l'une de ses jambes faiblit, et il tomba un genou en terre. Il s'appuya sur son fusil et se remit debout. Deux ou trois de ses camarades bondirent hors de la tranchée pour lui porter secours. Il les écarta d'un geste, se remit très droit et continua de marcher. Maintenant, on le voyait tout couvert de sang, et ses vêtements étaient déchirés par les coups de ses ennemis.

Lenaerts se laissa glisser dans la tranchée où les camarades le reçurent dans leurs bras. Lorsqu'il mit pied à terre, il était d'une pâleur mortelle et se tenait immobile.

Il portait une douzaine de blessures d'où le sang s'échappait. Le chirurgien-major lui prodigua ses soins. Lenaerts dut ensuite passer trois mois à l'hôpital pour se remettre.

LE BOXEUR CARPENTIER ETONNE LES AMERICAINS.

Le "New York Evening World" donne le détail de la garde-robe de Carpentier, actuellement en Amérique.

M. et Mme Georges Carpentier occupent un appartement de six pièces dans un des plus fashionables hôtels de New York. Leur personnel domestique qui, lui aussi, vient de France, se compose d'un valet et d'une femme de chambre. Les autres personnes de la suite du ménage Carpentier sont: un secrétaire, un manager et un entraineur.

M. et Mme Georges Carpentier ont apporté avec eux trente-trois malles. La garde-robe de voyage du fameux boxeur se compose de: 100 chemises de soie, vingt-trois pardessus, dont trois garnis de fourrures de prix; soixante-quinze paires de chaussures, deux cents cravates. Tous les jours Carpentier se rend dans les grands magasins de la Cinquième avenue, où il est l'objet de l'admiration de tous les employés et riches clients de ces somptueux établissements.

La canonisation de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, a été célébrée à Rome, par le Pape Benédict, dimanche dernier. Plus de 30,000 pèlerins ont assisté aux grandes et solennelles cérémonies de l'occasion.

Le Chemin de la Victoire

La France y avait marché à la tête des nations. Un écrivain anglais l'avait, au soir de la première Marne, qualifiée de "nation gardienne." Armée de couverture de l'Entente, avait-on encore dit de notre pays. Elle était restée la nation gardienne. Ayant à défendre sur son territoire un front qui toujours restera au moins triple de celui qu'elle confiait à ses alliés, ayant à entretenir son front de Salonique et son front de l'Atlas, une marine qui collaborait vaillamment à la défense, et tant d'entreprises tentées, elle avait toujours paru prête à rétablir partout les affaires de l'Entente. Il ne peut être question d'oublier les services éminents qu'ont rendus à la cause commune nos vaillants alliés,—et vous savez que je n'ai jamais hésité à leur rendre d'éclatants hommages; mais n'avons-nous pas le droit, et je dirai plus que jamais, à cette heure, le devoir de rappeler quels furent nos services à nous. Nous sommes restés cette nation gardienne dont parlait un étranger.

Lorsque sur l'Yser, les Belges, cruellement éprouvés, allaient fatalement livrer le passage, ce sont les soldats de la 42e division française qui venaient le fermer. Lorsque, devant Ypres, les troupes britanniques étaient trois fois crevées, c'étaient, trois fois, les soldats de Foch qui, bouchant les brèches, empêchaient les hordes de passer. Lorsque à l'automne de 1915 les Russes, faute d'armements, touchaient des épaules dans l'arène orientale, c'est la France qui, en leur expédiant des armes dont elle avait tant besoin elle-même, leur permettait de se rétablir pour un an. Lorsqu'en décembre de cette même année, les Serbes, chassés de leur pays, allaient être rayés de la liste des nations, c'est la France qui, recueillant ces héros avec une tendresse apitoyée, les aidait, en reconstituant leur armée, à rester une nation. Lorsqu'en février 1916, l'Allemand, se jetant sur Verdun, entendait empêcher l'offensive interalliée, c'est la France qui, sur la Meuse, se fit, une fois de plus, l'armée de couverture de l'Entente, c'est elle qui, cependant sous sang à flots, lutta absolument seuls cinq mois. Lorsqu'en octobre 1917, nos alliés italiens, victimes d'un lâche travail de trahison dans leurs rangs, semblaient, le soir de Caporetto, sombrer dans un irréparable désastre, c'est une armée française qui, accourant la première, avec Fayolle, venait les étayer. Lorsqu'en mars et avril 1918, un nouvel assaut se déchainait contre le front occidental, c'est l'armée française, saignée aux quatre veines, qui, se jetant au secours de l'allié britannique écrasé par le nombre sauvait en Picardie, puis en Flandre, la situation,—jusqu'à affaiblir son propre front. C'est la France qui, en ce printemps critique, fournit à la Coalition le chef qui allait, à l'été, la conduire, des champs de Marne à ceux de la Somme, à la contre-offensive et, pendant l'automne, à la victoire. Dès la bataille de Flandres de 1914, un "feldwebel" allemand, surpris de rencontrer sur l'Yser les "pantalons rouges," gémissait, nous l'avons vu, dans une lettre caractéristique: **"Nous avons affaire à trop de Français."** Les Allemands, — là où ils croyaient trouver que nos alliés,—trouvaient toujours qu'ils avaient **"affaire à trop de Français."**

Toutes les fois qu'il fallait se jeter en avant pour "faire ventouse," soulager l'allié lointain attaqué chez lui, la France, en 1915, en 1916, en 1917, s'est jetée la première en avant. Elle a perdu dans la guerre un million et demi de ses fils sur les champs de bataille. La guerre se faisant chez elle, ses provinces occupées étant exploitées, ruinées par l'ennemi, elle n'a jamais hésité devant une opération qui voulait à la totale destruction,—par nos propres obus,—des cantons entiers. Dépassant les limites de l'héroïsme cornélien, elle a elle-même déchiré sa poitrine; elle a détruit des parties entières de sa propre demeure dans l'espoir que, dans leurs ruines, l'ennemi du genre humain resterait enseveli.

Il fut un temps où le monde entier rendait hommage à une si héroïque attitude. "Les Américains, écrivait, en 1918, M. Bergson, éprouvent pour la France le sentiment que nous éprouvions pour Jeanne d'Arc. La mission que celle-ci a accomplie chez nous, il leur semble que la France est venue l'accomplir dans le monde." Nous ne cherchions pas les hommages; nous réclamions la justice—nous la réclamons encore aujourd'hui — et nous jouissions qu'elle nous fût enfin rendue. "Chacun de nous, écrivait un écrivain soldat, est allé à cette guerre comme à une justification, et c'est la France qui s'est justifiée aux yeux de l'univers, pareille à la mère qui, selon l'évangile de Saint Jean, ne se souvient plus de sa souffrance, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un Homme au monde.

L'"Homme" que la Mère couvait d'un regard d'orgueil, c'était le soldat qui de 1914 à 1918, combattait pour la sauvre et la sauva. J'en ai parlé, toujours trop peu, — peut-être assez pour que vous sachiez de quel cœur j'admire mes camarades de la Grande Guerre. Je les ai connus de bien près: mes quatorze mois de sergent m'ont plus instruit sur le soldat de France que vingt ans d'études. Mais, ayant étudié jadis toutes nos générations de soldats jusqu'aux volontaires de la République et aux grognards de l'Empire, ma joie fut de trouver supérieurs encore à leurs aînés les **poilus** de la troisième République. Un jour on me confia une étude à faire sur les soldats qui, de 1914 à 1917, avaient reçu la Légion d'honneur. Les citations m'inspiraient, — ce que je n'eusse cru possible,—un orgueil à chaque minute plus grand d'être Français et français de notre âge. Du Roland de Roncevaux au Bayard du Garigliano, de Du Guesclin au chevalier d'Assas, des soldats de Jeanne d'Arc et des soldats du duc de Guise à ceux de Hoche et de Bonaparte; tous étaient dépassés; c'étaient exploits pareils, mais par centaines accomplis. Et si on passait aux milliers de citations qui valaient à ceux qui en étaient l'objet la modeste croix de guerre, il fallait bien penser que notre âge, chose rare, avait vu passer une énorme armée de héros. Mais ces exploits mêmes, qu'étaient-ils? De glorieux incidents. L'admiration va à leur éclatante vaillance, oui, mais elle va plus encore à leur endurance. J'en ai dit le secret et n'y reviendrai pas. Ils ont, ces paysans, défendu la terre avec la vertu qu'ils apportent à la cultiver. Aujourd'hui, ils ont le droit de la réclamer deux fois: car l'ayant arrosée de leurs sueurs pendant la paix, ils l'ont, pendant la guerre, arrosée de leur sang.

Leurs vertus multiples eussent cependant été vaines si elles n'eussent été employées, disciplinées, conduites. Sur le chemin de la victoire, de grands chefs guidèrent ces admirables soldats. Que des fautes aient été commises, qui l'a jamais nié? Et dans quelles campagnes, j'entends les plus heureuses, et les plus glorieuses, n'en pourrait-on relever? Est-ce l'heure déjà, je ne dis pas de signaler,—je l'ai fait en toute indépendance,—mais de souligner celles qui furent commises au cours de celle-ci, lorsque, avec des moyens inférieurs, en face d'un ennemi qui ne força il faut toujours le rappeler notre territoire, que par un traître coup, une première équipe de chefs sauva

Continué à la deuxième page

DERNIERES NOUVELLES DE PARTOUT

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Tuesday, May 11, 1920, as required by Act of October 6, 1917.

A la conférence interalliée à Hythe la permission a été donnée à l'Allemagne d'émettre des bons pour payer leur dette aux alliés, s'élevant à 120,000,000 de marks en or, soit $30,000,000,000, qu'ils proposent de faire endosser par les Etats-Unis. Cette proposition n'a pas été reçue favorablement par les Etats-Unis.

Les révolutionnaires au Mexique, commandés par le général Obregon, sont maîtres du pays. Même Villa a joint leur armée. Carranza lutte toujours, cerné dans les montagnes, mais n'a pas de chance de s'échapper. Les chefs révolutionnaires lui offrent un sauf-conduit lui permettant de sortir du pays sans danger pour lui et ses partisans, mais il hésite à l'accepter.

Une nouvelle liste des Allemands accusés d'avoir violé les lois de la guerre a été soumise au gouvernement par les puissances alliées. Ces Allemands auront à comparaître devant la Cour suprême de Leipzig. La nouvelle liste contient les noms suivants: le général Stenger, accusé d'avoir fait fusiller des prisonniers, le feld-maréchal von Buelow, commandant de la deuxième armée allemande, le général von Langemann, le prince Ernest de Saxe, et le général Kruska, accusés d'avoir répandu les germes du typhus, le général von Oven, ancien gouverneur de Metz, le général Scholts, le général Huff et le Dr. Michelson, accusés d'avoir tué, maltraité et dépouillé des prisonniers. Les officiers qui ont exécuté les ordres du général Stenger devront aussi subir un procès.

L'Allemagne a été forcée de se soumettre aux dernières conditions imposées par les alliés, qui insistent qu'il n'y ait aucun changement dans les termes du traité de paix, surtout au sujet du désarmement et du paiement des indemnités pour les réparations.

Une charge de trahison a été portée contre le général von Leuttwitz, le chef militaire du dernier coup d'état à Berlin.

Londres.—Les autorités bolchévistes de Russie ont consenti à sauver la vie des soldats de l'armée du général Denekine qui ont été captures au sud de la Russie. Les autres soldats antibolchévistes qui seront faits prisonniers seront aussi épargnés. Cette protection des captifs était voulue par l'Angleterre.

Rome.—Le ministère Nitti a démissionné. Cette décision a été prise après que la Chambre eût adopté, par un vote de 193 contre 122 voix, une motion des socialistes au sujet des postes et télégraphes.

La conférence des représentants des alliés et de ceux de l'Allemagne, conférence qui devait être ouverte le 25 mai, à Spa, en Belgique, n'aura lieu qu'à la fin de juin.

L'Allemagne a fait une évaluation des dommages causés dans les régions dévastées de la France et de la Belgique. Un rapport qui sera immédiatement envoyé aux représentants des alliés a été préparé.

Stockholm.—Des centaines d'habitants des Iles Aaland, qui représentent toute la population de cet archipel, ont fait un appel aux alliés pour demander un plébiscite. Ils déclarent que les Iles Aaland devraient être unies à la Suède.